

I.—PARTIE THÉORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

IV. PARTIE.

LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

VII^e Leçon.—L'art du développement.

1. Le développement est un excellent procédé pour former son style. On l'a toujours recommandé dans l'enseignement classique.

Nous avons, dans les précédents numéros de la REVUE, fourni des exemples de développement, c'est-à-dire mis en tête d'un devoir d'élève l'idée principale, dominante, maîtresse, dans laquelle sont venues se grouper d'autres idées secondaires, pour former un tout qui a son début, son milieu et sa fin ou conclusion.

A son tour, un développement—ou amplification—peut parfois constituer à lui seul un morceau complet. Tel — en prose — un *portrait* de La Bruyère, une *pensée* de Pascal, escortée de son commentaire, une *fable* de Fénelon... ; tel — en poésie — un *madrigal*, un *sonnet*, une *fable*, une *romance*... ou toute autre pièce de ce genre.

D'autres développements dépendent d'un ensemble plus étendu. Ils se succèdent les uns aux autres dans une œuvre de longue haleine — dans un *discours* du barreau, de la tribune, de la chaire, — comme les idées simples dans une page détachée. On les appelle *paragraphes* ou *alinéas*.

Mais quelle qu'en soit la dénomination, le développement a ses règles, ses beautés, ses avantages, ses défauts, ses dangers qu'une explication bien faite doit mettre en lumière.

I

2. Qu'est-ce que *développer une idée*? — C'est d'abord, au sens le plus restreint du mot, *la répéter en termes différents*. En effet,

tel écrivain, vivement ému ou fortement saisi d'une pensée, éprouve le besoin de l'exprimer *deux, trois, quatre* fois de suite. Il semble qu'il n'aurait pas dit sa pensée, s'il ne l'émettait que d'une seule manière, tant il en est lui-même possédé ! — Tel autre auteur paraît craindre de ne pas s'emparer des imaginations et d'amoindrir l'effet à produire, s'il se contente de présenter son idée sous un seul aspect. Il veut qu'elle pénètre dans les esprits, qu'elle s'y grave, qu'elle y reste, soit par elle-même, en raison de son importance, soit pour éclairer d'autres idées qui la vont suivre.

C'est ce que l'on est convenu d'appeler le développement par redoublement.

Ex. — Bossuet — Or. fun. de Condé — peint les derniers instants du prince et ses suprêmes élans de foi religieuse ; saisi devant ce spectacle d'une sorte de ravissement et de joie triomphante, il se répète *trois fois* la même question :

“ Que se faisait-il dans cette âme ? Quelle nouvelle lumière lui apparaissait ? Quel soudain rayon perçait la vue, et faisait comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes et les saintes obscurités de la foi ? ”

* * *

La plupart des élèves ignorent l'art de pousser une idée devant eux, de la dérouler et de la mettre en relief : leur inexpérience les font sauter promptement de l'une à l'autre, sans y mettre d'ampleur et de force condensée. L'étude des bons écrivains les désillusionnerait facilement : qu'ils y songent bien !

Exemple du contraire : — Massillon — Petit Carême I. sermon — écrit ceci :

“ Oui, mes frères, le monde toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu ; il donne du ridicule à l'homme juste ; il perce de mille traits l'homme dissolu ; les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures ; et par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule.”

Ce développement paraît abondant et riche : mais pourquoi faut-il que la *dernière* proposition ne nous en dise pas plus que la *première*, en dise moins que d'autres du milieu ? “ Percer de mille traits l'homme dissolu ” est plus expressif que “ rendre le vice méprisable.” — Ces remarques justifient la critique malicieuse de Fontenelle : “ Les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais.”

3. Le véritable développement ne consiste pas seulement à répéter avec fondement, en vue du redoublement en force, en éclat, en beauté, une ou plusieurs idées, mais à expliquer une pensée principale par des idées accessoires ou secondaires.

La pensée principale est la matière même du développement, le fond sur lequel travaillent les facultés de l'écrivain, et qu'il s'agit de faire valoir. Les idées accessoires sont celles qui remplissent ce second objet : subordonnées à l'idée dominante, elles ne sont appelées à lui faire cortège qu'en vertu de leur importance qui seule donne à l'ensemble tout son prix.

Mais où donc les auteurs trouvent-ils ces idées secondaires ? Tantôt dans la pensée principale elle-même, creusée par l'observation, la méditation, l'analyse ; tantôt dans la comparaison, l'analogie avec d'autres qui ont avec elle des rapports de similitude ou une opposition de contraste. En d'autres termes, dans les sources d'invention, que l'on aurait tort de dédaigner : l'invention, sera toujours le champ de la découverte et de l'exploration des idées ; le développement, la mise en œuvre qui résume essentiellement l'art d'écrire.

Il y a donc deux sortes de développements : les uns portant sur les idées elles-mêmes, les autres, pris en dehors et fondés sur des rapprochements et des contrastes.

A.—Développement par analyse.

4. Avant tout, il faut déterminer l'idée générale du morceau. C'est ce que traduit exactement le titre du devoir, proposé par le maître aux élèves de sa classe. Nous pouvons citer les sujets déjà traités ici : *les yeux*,—*la tête*,—*la physionomie*.

Si l'on médite le sens, les significations diverses des mots qui servent à exprimer l'idée principale ; si l'on cherche à la délimiter, à la diviser, à la décrire, à la placer dans diverses sortes de circonstances ; si l'on se sert d'un style personnel, imagé, concis, alerte, fort,—l'on verra surgir promptement les idées secondaires.

Ex.—Ecrire quelques lignes sur ce mot : **Le jardinier** :

Le ciel est pur, bleu, ensoleillé. Voici le jardinier, chapeau de paille roussi, tablier bleu usé au-dessus des genoux, et l'arrosoir à la main. Par an, il demande à sa terre deux ou trois récoltes. C'est un brave homme, doux, souriant, uni comme ses plates-bandes. C'est lui qui fait courir le duvet sur les pêches gonflées, qui fait rougir les cerises, grossir les fraises, mûrir les poires

juteuses, et dont l'inquiète vigilance arrose et dore le chasselas. Fine oreille, il surveille, en terre, le travail aveugle du radis, de l'asperge, de la pomme de terre ; il sait tout, le chaud, le froid, la gelée, le vent, la pluie, c'est un oracle qui interprète le langage de la lune. Peu à peu il améiore sa terre, la transforme en la caressant de sa main calleuse et douce. Il étend, sous le soleil, le tapis des couches et des châssis. Ses fleurs et ses fruits se répandent au loin..., etc...

Ce n'est là qu'un essai, jeté au hasard de l'invention ; mais on voit qu'il serait aisé de peindre notre jardinier dans sa personne, au milieu de ses occupations, le matin, à midi, le soir, au printemps, en été, en automne.

Autre exemple : Jeunes filles maniérées.

Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur serait utile de s'y abandonner ; elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des *manières affectées* et par une fausse imitation. Leur son de voix et leur démarche sont empruntés ; elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel. Ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins,

LA BRUYÈRE.

Tout le monde connaît le talent de fameux observateur et de moraliste qu'était La Bruyère. On peut saisir sur le vif le procédé dont il se sert habituellement. Dans ce dessein, nous citons plus loin un passage — l'*amateur de prunes* — que nous accompagnons d'une analyse de l'invention des idées accessoires.

B. — Développement par comparaison.

5. Les écrivains de marque ne cherchent pas exclusivement dans l'*analyse* de la pensée de quoi la développer.

De même que les objets extérieurs se rappellent réciproquement par leurs ressemblances ou leurs contrastes, — de même les idées s'évoquent les unes les autres en raison de l'analogie ou de l'opposition qui règnent entre elles. Il est à peine besoin d'insister sur ce point.

Tout esprit cultivé et qui a de la lecture, comme l'on dit, voit et sent surgir instantanément des rapports de comparaison qui courent se juxtaposer, se mêler, se fondre à l'idée maîtresse qu'il entend de mettre en évidence. Le Créateur a établi dans l'ordre physique, intellectuel et moral — et aussi surnaturel — un enchaînement merveilleux dont on soupçonne à peine la force et l'étendue.

Poète ou orateur, l'écrivain, s'il est doté d'une vive et fraîche imagination, saisit, entre les idées et leur revêtement littéraire, quantité de relations fines, neuves, gracieuses, expressives, sublimes.

Nous en donnerons plus loin des exemples remarquables. — En voici un autre, tiré d'un discours de Lamartine, à l'occasion d'une *exposition d'horticulture*.

La culture des fruits et des fleurs sont les séductions qui ont, dans tous les âges, attaché l'âme des hommes de pensée au spectacle de la nature.

Vous citerais-je Pythagore, qui imposait à ses disciples d'aller adorer l'écho dans les lieux agrestes? Scipion à Linternes? Dioclétien, renonçant à l'empire du monde pour aller cultiver ses laitues dans ses jardins de Salone? Horace, à Tibur? Cicéron, à Tusculum ou sous ses orangers de Gaëta? Pline, décrivant pour la postérité le plan de ses allées encadrées de bois, et donnant le catalogue de ses arbres taillés en statues végétales? Théocrite, sous ses châtaigniers de Sicile? Gessner, sous ses sapins de Zurich? Mad. de Sévigné, dans son jardin des Rochers ou dans son parc de Livry, immortalisant son jardinier dans ce mot touchant d'une de ses lettres, qui vaut à lui seul un mausolée: "Maitre Paul, mon jardinier, est mort; mes arbres en sont tout tristes!" Et, plus près de nous, Montesquieu, dans les larges allées de son château de la Brède? Buffon, à Montbard?..

Je ne m'arrêterais pas, s'il fallait citer tous les hommes illustres qui ont laissé leur souvenir dans les jardins... Tant la nature reprend sa place dans les existences mêmes qui paraissent les plus étrangères aux simples et pures jouissances du sol et du cultivateur!

La première phrase indique l'idée principale, comme les deux dernières la répètent et l'enrichissent de nouvelles réflexions. Les interrogations du milieu constituent un beau développement par rapprochement de tant d'hommes—si différents et si éloignés dans le temps et l'espace—qui cèdent au même amour de la nature. Ainsi on voit que l'orateur a fécondé habilement l'idée de l'attrait que tous les lettrés ont professé pour la germination, la floraison, la fructification de nos jardins. (1)

(1) D'après les notes de M. P. DE LABRIOLLE.

II.—PARTIE PRATIQUE.

N° I.

LA CHAUVÉ-SOURIS ET LES DEUX BELETTES.

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette ; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.

“ Quoi, vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.”
—“ Pardonnez-moi, dit la pauvrete,

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v.—“ Chauve-souris,” composé de deux mots ; l'animal ou carnassier nocturne ayant la tête nue et son corps analogue à celui d'une souris.—“ Tête baissée” *loc. adv.* étourdimement, inconsidérément.

2 v.—“ Nid ” c'est-à-dire petit trou où la belette se loge.—“ Sitôt que ” dès que, aussitôt que (avec l'indic.)—Sitôt : si vite, si promptement.—de sitôt : si prochainement (avec la négation.)

3 v.—“ De longtemps,” dès, depuis, pendant, pour, fort longtemps.—“ Courroucée,” animée de colère. Fig. : Les flots courroucés.

5 v.—“ Quoi ! ” interj. qui marque l'étonnement, l'indignation... On y ajoute quelque fois : Eh... mais... donc.—“ Vous produire ” : se faire voir, se montrer.

6 v.—“ Race ” se dit d'une classe de personnes se ressemblant ou par la profession, ou les habitudes, ou les inclinations : en ce sens il a quelque chose d'ironique et même d'injurieux—comme ici.

7 v.—“ Parlez sans fiction ” sans feinte, sans mensonge, sans dissimulation. Au sens propre : invention de choses imaginaires.

8 v.—Ce vers est une sorte de formule de serment et confirme la supposition de dame belette : Cela est aussi vrai que je suis belette.

9 v.—“ Pardonnez,” excuser, tolérer : Nous nous pardonnons tout et rien aux autres.—Ici, c'est un terme de civilité ; souvent l'on retranche “ moi,” pour dire seulement : Pardonnez.

Ce n'est pas ma profession.
 Moi souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
 Grâce à l'auteur de l'univers,
 Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
 Vive la gent qui fend les airs !"
 Sa raison plut, et sembla bonne.
 Elle fait si bien qu'on lui donne
 Liberté de se retirer.
 Deux jours après, notre étourdie
 Aveuglément va se fourrer
 Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
 La voilà derechef en danger de sa vie.
 La dame du logis avec son long museau
 S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
 Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage.
 " Moi pour telle passer ? Vous n'y regardez pas.
 Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
 Je suis souris ; vivent les rats !
 Jupiter confonde les chats ! "

10 v.—" Pauvrette," terme familier de commisération, d'affection. Il équivaut, comme diminutif, à : pauvre petite !

11 v.—" Profession," une condition, une manière d'être dans le monde, en un mot, une nature : Ce mot est employé avec une nuance de plaisanterie,

12 v.—" Moi, souris ! " langage elliptique et fort.—" Méchants " (subst.) personnes portées à faire ou à dire du mal.—" Nouvelles " dans un sens défavorable : choses fâcheuses et déplaisantes.

13 v.—" Auteur de l'univers," périphrase pour désigner le Créateur : ce terme est du style élevé.—" Mes ailes " : voilà une preuve péremptoire.

15 v.—" Gent," race, nation ; ce mot ne s'emploie plus, au singulier, que dans le style familier.—" Qui fend les airs " est une belle périphrase ; la rime avec " univers " est pauvre.

16 v.—" Raison," explication, motifs ou preuves. On dit dans ce sens : rendre raison ; se rendre raison de quelque chose.

19 v.—" Etourdie " qui agit sans réflexion, sans prendre garde à ce qu'il fait.—" Se fourrer " se mettre, se placer, s'introduire.—" Se va " : va se : le premier est plus poétique.

21 v.—" Aux oiseaux ennemie," tour latin : à est construit avec un adj. qui veut aujourd'hui *de*.

22 v.—" Derechef " de nouveau, une seconde fois : mot vieilli.—" En danger " sur le point de périr.

24 v.—" Croquer," manger, dévorer.—*Ex.* : Croquer le marmot : maugréer en attendant qu'on l'un qui ne se presse pas.—" En qualité de," *loc. prép.* : comme, à titre de.

Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.

Le sage dit, selon les gens :
" Vive le roi ! vive la ligue ! "

25 v.—" Protester " de : faire attestation solennelle de quelque chose.—
Protester contre : faire une réclamation formelle contre un acte, une mesure
illégitime.—" Outrage," injure extrême.

26 v.—" Pour telle," grammaticalement, ce mot devrait s'accorder avec
oiseau ; mais la chauve-souris parle en son nom.

27 v.—" Qui," quelle chose, qu'est-ce qui ?... *qui* interrogatif est pris
dans le sens neutre du latin (*quid*).—" Plumage," mot inattendu, d'un effet
aussi piquant que vrai.

28 v.—" Vivent les rats ! " C'est la deuxième fois que ce tour vif et pitto-
resque est énoncé dans la fable : le poète prépare ainsi le dernier vers de
l'apologue.

29 v.—" Jupiter... chats ! " Cette imprécation imprévue signifie : que
Jupiter trouble les ennemis en les couvrant de honte.

32 v.—" D'écharpe changeants " pour *changeant*. La couleur des échar-
pes servait à distinguer les partis, comme aujourd'hui la cocarde.

33 v.—" Faire la figue " à quelqu'un : s'en moquer, le braver, le mépriser,
parce qu'on montrait à quelqu'un le pouce placé entre l'index et le doigt du
milieu.

34 v.—" Le sage " signifie l'homme avisé, habile : c'est un sage d'un idéal
peu élevé, visant l'utilité pratique.

35 v.—" Vive la ligue ! " La ligue fut une association du parti catholique
contre les protestants. Appuyée par l'Espagne et maîtresse de Paris, elle
tint longtemps Henri IV en échec (1594.)

ANALYSE LITTÉRAIRE. (1)

De tout temps, la duplicité caractérisa l'esprit humain. La Fontaine, en promenant son regard sur les travers de la société au XVII^e siècle, ne put se garantir de l'observer. Aussi son deuxième livre contient-il un tableau illustré de cet exécration défaut. Et comme la "fable, par nature, cache toujours un homme dans une bête" (Taine), c'est dans le royaume des bêtes que le peintre s'installe pour dessiner à la détrempe la duplicité d'esprit.

* * *

Cet apologue ne comporte point d'introduction proprement dite. S'il est bon que le peintre littéraire expose tantôt les qualités physiques, tantôt les qualités morales, parfois enfin les deux réunies, l'art suprême est de laisser les personnages se faire connaître eux-mêmes par leurs actions et leurs paroles. Ces derniers éléments suffisent d'ordinaire à La Fontaine pour présenter l'idée exacte des acteurs mis en scène.

Une double circonstance, où la chauve-souris manifeste sa duplicité, un double combat de paroles forme la division naturelle de la fable. Chacun de ces faits constitue une narration complète avec son exposition, son nœud, son dénouement.

I.—Exposition : les adversaires.

La Fontaine arrive au but sans détours. A peine a-t-il désigné les personnages qu'il vous les montre aussitôt en action. Il lui

(1) Désireux d'étudier avant tout les **caractères** des personnages, nous avons dû ne pas signaler—à des locutions populaires : "ce n'est pas ma profession ;—la pauvrete ;—faire la figue."

b) Les latinismes : "aux oiseaux ennemie ;—qui fait l'oiseau ?"

c) Certaines formes, certains emplois particuliers au grand siècle : "d'écharpe changeants ;—fiction."

d) La propriété des termes : "dévorer, vous produire, race, se fourrer, croquer."

e) Le rythme du vers : solennel quand parle la belette autoritaire, il devient sautillant comme la preste "pauvrete" à la fois oiseau et souris.

La plupart de ces remarques sont d'ailleurs du ressort de l'*analyse littéraire*.

sera plus loisible ainsi de faire saillir le trait dominant de leur caractère.

La chauve-souris est, par excellence, l'être imprévoyant. Découvre-t-elle une issue? Immédiatement de pénétrer dans la place pour y établir son domaine. Le fabuliste la peindra donc au naturel en la montrant "donner tête baissée dans un nid de belette." Son imprévoyance se double d'incurie. Elle semble oublier les horions pour revenir plus ardemment à la charge. L'"étourdie" ne se donne même pas la peine de réfléchir :

*...Deux jours après notre étourdie
Aveuglément se va fourrer*

Chez une autre belette.

Si encore elle s'adressait ailleurs ! Mais non : c'eût été enlever au portrait une nuance qui en augmente la vérité.

Ce n'est pas "demoiselle belette" (III. 15) qui oserait "se fourrer" ainsi, là où sa peau serait en danger. La Fontaine ne mentionne pas ici son "corps long et fluet" (III. 15) : pareil détail retarderait la marche. Il importe avant tout d'apposer le caractère de la belette à celui de la chauve-souris. Et comme la belette s'attaque aux rats, aux souris et souvent aux oiseaux des poulaillers, ce trait, de préférence, sera souligné par le poète. En présence d'un oiseau-souris, elle jouera son rôle en se précipitant pour accaparer sa proie.

*L'autre, envers les souris de longtems courroucée
Pour la dévorer accourut.*

*La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer...*

On touche du doigt le caractère dessiné sur le vif. Le "long museau" image de rapacité aiguisée par l'appât ; "accourut" renforce le tableau, et l'allure même du rythme en achève la réalité.

D'une part donc, deux belettes avec un seul trait commun : vice de race dont chaque individu promène la tare. D'un autre côté, la chauve-souris avec un double défaut dont chacun donne prise à l'un et à l'autre des deux ennemis. Comment échapper au péril? Le nœud va nous apprendre les phrases diverses du combat.

II.—Nœud : la lutte.

Les actions des personnages ont déjà esquissé leur physionomie. Leurs discours, qui constituent le nœud, complèteront le dessin.

Un peu pour se mettre en appétit, plus encore pour pallier d'un prétexte au moins sa gloutonnerie, la bête "courroucée" expose ses motifs.

Quoi ! vous osez... à mes yeux vous produire
Après que votre race a tâché de me nuire !

Au lieu de lui démontrer ses torts, elle lance à la tête de l'ennemi une accusation d'autant plus vraisemblable que le ton en est plus assuré. Point de preuves : il s'agit bien de cela ! Puis, sans même donner à l'adversaire le temps de s'expliquer, elle tente de le faire se compromettre : "N'êtes-vous souris ? Parlez sans fiction." Il y a là une câlinerie, une forme d'interrogation qui voudrait atténuer la brutalité première. Mais la bête reparait aussitôt avec son naturel autoritaire :

Oui, vous l'êtes : ou bien je ne suis pas belette.

Impossible à l'ennemi d'échapper, après une assertion aussi catégorique "Donc, imagine-t-elle, j'ai droit de te dévorer." Le portrait est achevé : pour se donner raison d'assouvir sa voracité, l'animal consent à perdre sa propre nature.

L'autre belette y met moins d'astuce. Avec elle aucune forme ! "Aux oiseaux ennemie" ; la qualité lui suffit pour "s'en aller croquer" l'imprudent oiseau. Les individus de même famille ont bien certains traits communs ; dans la pratique, ces caractères s'accusent avec des nuances assez prononcées. La Fontaine n'ignorait pas ces différences : il en a tiré, pour sa peinture, une gradation naturelle. La première belette s'excusait en accusant ; la seconde ni n'accuse ni ne s'accuse.

—Tous les imprévoyants et les insoucians se réveillent à l'aspect du danger. La chauve-souris découvrira donc des expédients merveilleux pour sortir de cette impasse. A l'un et à l'autre ennemi elle répondra par un argument de fait, impossible à rétorquer. La nature, au reste, lui a fourni d'avance les éléments d'un plaidoyer défensif.

Elle saura même discerner les nuances dans les procédés de ses deux adversaires. La première belette a paru fière et hautaine : "la pauvrette" s'humilie et ne lui adresse qu'un doux reproche souligné d'un air charitable. La belette, si puissante, a tort de se laisser bernier par les méchants : la crédulité lui sied moins qu'à personne.

De s méchants vous ont dit ces nouvelles,

La seconde n'a pas motivé son droit à la "croquer." Le reproche devient plus grave ; au dire de la chauve-souris, hautaine cette fois, elle a le tort grave des insensés qui ne jugent que sur la mine : "Vous n'y regardez pas !" A l'audace "la pauvrete" oppose l'audace : en ce monde l'audace garantit d'ordinaire le succès.

Cette démonstration, toute défensive, ne suffit pas à l'"étourdie en danger de sa vie." Rien n'est brutal comme un fait : argument offensif admirablement utile pour repousser cette brutale gent. L'un des adversaires s'est attaqué à sa nature de souris : "Moi souris ! Je suis oiseau : voyez mes ailes !" Et, pour avimer la preuve, les ailes s'étendent comme pour emporter l'oiseau loin du "nid" dangereux. La chauve-souris y ajoute même une pointe de malice :

Vive la gent qui fend les airs !

C'est avec un cri de joie ironique qu'elle adressera son bonjour à l'ennemi.

Le second en veut à sa nature d'oiseau. "Moi pour telle passer ! Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage." Et la souris appuie sa preuve négative en la développant elle-même : elle a des ailes, point de plumes.

Je suis souris : vivent les rats !

La voilà qui se faufile, avec son agilité native, pour échapper aux dents de la "dame du logis." Non pourtant sans la même exclamation d'ironique allégresse, servie toute-à-l'heure à la comère :

Jupiter confonde les chats !

III.—Dénouement : l'issue.

Si la "raison sembla bonne," la "repartie surtout fut adroite." De l'oiseau la souris portait au moins les ailes ; cet argument positif lui procure "liberté de se retirer." De l'oiseau le plumage lui manquait : argument négatif qui "sauva deux fois sa vie." Sans trop contrefaire son personnage, la bête avait fourni à chacun de quoi la contenter. Ainsi sont les doubles d'esprit : hautains avec les faibles, ils lèchent les pieds des puissants.

* *

La morale, appuyée sur un trait d'histoire, est une constatation d'expérience, une chiquenaude à ceux-là adressée par le Bon-

homme. Le " nombre d'hommes qui sont femmes " (VIII. 6), est encore dépassé par la pléthore de ceux qui, au besoin, se font chauves-sonris. Que d'Imprudents " sauvent leur vie," en imitant la " pauvette " !

Mais un jour vient où leur duplicité se prend à ses propres filets. Ils tombent victimes, comme l'araignée, dans la toile qu'ils ont eux-mêmes ingénieusement tissée. La Fontaine ne le dit point : tel n'était point son dessein. On aurait tort de blâmer, au nom de la morale et de l'honnêteté, le peintre des travers de son temps, pour s'en être tenu à la constatation d'un fait quotidien. Le peintre ni n'approuve ni ne désapprouve : quand il lui siéra de parler morale pure, le fabuliste ne se gênera pas davantage.

N° III.

ESSAIS DE DEVELOPPEMENTS FACILES.

I

Pour la fête d'un père.

A.—LETTRE A UN PÈRE.

N. B.—Développez les idées que suggèrent ces mots : *Amour, bouquet, désir, fleur, Dieu, Marie, saint patron, prière, vœux, santé.*

Bien cher Papa,

A l'approche de votre fête, je viens vous offrir mes vœux et vous dire combien je vous aime. Mon bouquet, c'est ma petite lettre ; les fleurs qui la composent, sont mon amour, ma reconnaissance, mon regret d'être absent et mon désir de vous plaire. Ces fleurs ne se fanent point comme celles des jardins ; elles s'embelliront encore, elles grandiront toujours dans le cœur de votre enfant.

En ce jour surtout, je vous promets un souvenir dans mes prières ; je demanderai à Dieu, à la Vierge Marie, à votre saint Patron qu'ils vous donnent longtemps, longtemps à vous et à

maman, bonheur et santé, à moi la grâce de vous aimer toujours
tous les deux, comme vous le méritez, de tout mon cœur.

Votre enfant vous embrasse et vous aime tendrement.

LUCIE ou PAUL...

*
*

B.—VERS A DIRE A UN PÈRE.

Mon cœur est mon trésor à moi,
Papa, c'est mon bien, c'est ma vie :
Je le donne moitié pour toi,
Moitié pour ma mère chérie.
Ce petit cœur a pour tous deux
Même amour et même tendresse ;
Son plus ardent désir est de vous rendre heureux.
Je joins à mon bouquet cette douce promesse.

II

Pour la fête d'une mère.

A.—LETTRE A UNE MÈRE.

Bien chère Maman,

Eloignée de vous, je suis avec la famille par la pensée. Dieu sait avec quel plaisir je laisserai aujourd'hui livres et cahiers pour venir, comme les années précédentes, vous embrasser tendrement et vous dire tout mon amour !

Hélas ! je n'aurai pas cette joie ! et cette cruelle privation, je l'offre au bon Dieu à l'intention de celle que je chéris le plus, après lui.

Comment vous dire, bonne Maman, combien mon cœur est plein d'amour, de reconnaissance, de douces promesses ? Je ne veux grandir que pour vous aimer davantage, et je répéterai toujours dans mes prières, ces mots : Mon Dieu, donnez une bonne santé à ma chère maman ; donnez-lui courage et consolation ici-bas, et une belle couronne au ciel un jour !

Votre petite LUCIE
qui vous aime et vous aimera toujours.

B.—COMPLIMENTS EN VERS.

Comme il m'est doux de t'offrir en ce jour
 Mon beau bouquet et mes vœux pleins d'amour!
 Ta fête, ô mère chérie,
 Est de tous les jours de ma vie,
 Le plus aimé, le plus charmant.
 Mère chérie, à toi mon cœur reconnaissant.

* * *

III.—La Grand'Mère,

Matière :—La bonne vieille est assise près de la cheminée. Autour d'elle sont groupés ses petits enfants.

Elle essaie d'apprendre à lire à l'un d'eux ; elle leur tricote un vêtement pour l'hiver, et les amuse par des contes ou de vieilles chansons.

Mais bientôt, cédant à la fatigue, elle s'endort, en murmurant le nom de ses chers petits.

Développement.

C'est une bonne vieille de quatre-vingts ans. Chaque soir, elle s'assied au coin du feu, entourée de tout le petit monde qu'elle aime. Les rides qui sillonnent ses joues n'enlèvent rien à la douceur de sa physionomie ; les cheveux blancs, qui ornent son front, ajoutent avec le regard à la majesté de son visage.

Elle regrette le temps où elle dirigeait la maison, où son travail contribuait au bonheur de la famille. Aujourd'hui du moins, malgré son grand âge, elle veut encore être utile. Elle essaie d'apprendre à lire à l'aîné de ses petits-enfants ; mais ses yeux affaiblis ont grand' peine à distinguer les lettres ; même avec le secours de ses vieilles lunettes elle ne voit que du noir dans le livre : il lui faut renoncer à sa tâche de maîtresse d'école. Alors elle prend sa laine et ses broches luisantes ; pour la vingtième fois, ses mains tremblantes et ridées recommencent le tricot qui doit réchauffer ses chers petits pendant l'hiver. En même temps, elle leur raconte de vieilles histoires et leur fredonne les airs du temps passé. Tous l'écoutent, silencieux et recueillis.

Mais peu à peu, sa tête s'incline, ses yeux se ferment ; ses lunettes tombent sur ses genoux ; le peloton de laine roule à ses pieds, et elle s'endort doucement au tic tac de l'horloge. Pendant son sommeil, un léger sourire erre encore sur ses lèvres entr'ouvertes : elle murmure en rêvant le nom des petites êtres qui remplissent sa vie et son cœur.

O chers petits enfants, soyez bien sages, et ne réveillez pas grand'mère !

* * *

Les Yeux de Grand'Mère.

I

Je me complais, quand je suis seule,
 A baiser et baiser encor
 De mon aimable et sainte aïeule
 Les lunettes à branches d'or,
 Je les admirais, au jeune âge,
 Luisantes comme deux miroirs,
 Mais qu'elles glaçaient mon courage,
 Quand j'avais mal fait mes devoirs.
 " Pourquoi, demandais-je, grand'mère,
 Pourquoi prends-tu des yeux de verre ? "
 — " C'est, disait-elle en souriant,
 C'est pour mieux te voir, mon enfant. " (bis)

II

Quand une douce somnolence,
 Près du feu, la venait bercer,
 Si les lunettes en balance
 A la fin se laissaient glisser,
 Les dérobant, à la sourdine,
 J'en parais mon minois vermeil.
 Et puis, fière autant que mutine,
 Je lui disais à son réveil :
 — " Tu ne me verras pas, grand'mère,
 Car tu n'as plus tes yeux de verre ! "
 — " Mais, pour te voir plus clairement
 J'ai les yeux du cœur, mon enfant ! " (bis)

III

Puis, un jour voilé de mystère,
 On me couvrit d'habits de deuil,
 Et je dus faire une prière,
 A genoux, près du vieux fauteuil...
 Hélas ! le fauteuil était vide.

Partout un silence de mort !
 Je cherchais... mon regard avide
 Aperçut les lunettes d'or.
 — " Pourquoi, dis-je tout bas, grand'mère
 N'a-t-elle pas ses yeux de verre ?
 — Au ciel, c'est qu'elle a maintenant
 D'autres yeux pour voir son enfant ! (bis) (1)

N° IV.

LA ROSÉE.

Plan : 1. *Ce que c'est :* eau qui se condense pendant la nuit sur les plantes et le gazon.

2. *Ses causes :* a) eau en vapeur dans l'atmosphère ; — vapeur qui s'élève des eaux et de la terre ; — transpiration des végétaux.

3. *Saison* où elle est plus abondante : le printemps ; — *temps* de son apparition : matin et soir.

4. *Ses effets :* fraîcheur, douceur, parure, fertilité.

5. *Ce qu'elle devient :* dissipée par le vent et le soleil.

Développement.

Le Créateur s'est plu à embellir la nature, chef-d'œuvre de ses mains. Dans ses conseils divins, rien d'inutile, malgré les apparences et le voile du mystère qui les tiennent cachés au regard et à la pensée de l'homme. Quand le soleil s'incline à l'horizon, messenger glorieux du Souverain qui règne dans les profondeurs lointaines, l'eau de la mer, des fleuves, des rivières, des lacs silencieux prend son essor vers les nues, transportée sur l'aile chaude des derniers rayons. Elle se condense, se resserre gouttelette contre gouttelette, formant dans l'air des gazes flottantes que l'œil distingue à peine, à l'heure du crépuscule. Peu à peu le sol vêtu de blés, d'herbes, de plantes, les collines hérissées d'arbustes et de bosquets, les montagnes agrandies de leurs forêts, se refroidissent au dernier baiser du soleil qui disparaît, lassé de sa course monotone. Puis les gouttelettes, rafraîchies dans l'atmosphère, tombent et tombent encore en fine et imperceptible pluie liquide : c'est la rosée du soir.

(1) On trouvera la belle musique de cette romance chez notre ami, M. HUDON, à Ottawa (Voir aux *Annonces* de la REVUE).

La nuit suit en silence sa course paisible et reposante. Aux heures succèdent les heures, sous le regard souriant des étoiles et de la lune. Dans le grand domaine de la nature, tout dort excepté les oiseaux nocturnes et les carnassiers altérés de sang, tout languit et repose excepté la douleur qui torture l'homme couché sur sa croix, excepté le remords qui ronge la conscience coupable et rebelle. Refroidie et obscure, la terre, enveloppée de vapeurs qui flottent dans l'atmosphère, reçoit la pluie fine des perles argentées qui se dépose, goutte à goutte, sur le brin d'herbe voisin de la fleur, son amie parfumée, sur la feuille déployée en large éventail ou allongée comme les doigts d'une main végétale, sur la plume de l'oiseau ou sur le toit de la chaumine enfumée du bucheron : ce sont les *pleurs de l'aurore*, disaient jadis les poètes ; c'est la rosée du matin.

Le laboureur matinal l'a vue scintiller aux buissons, suspendue en frêles tissus sur la toile légère de l'araignée ; cent fois, en passant sous les berceaux de verdure et les dômes en voussure des hautes futaies, il l'a entendue tomber sous ses pas, monotone, presque silencieuse, imposante dans l'immensité du paysage doré des premiers rayons du soleil.

Quelle fraîcheur alors dans les champs, les prairies, sur la lisière des bois et dans les clairières ! Quelle douceur pénétrante on respire avec les bouffées d'air pur et printanier, au sortir de l'étouffante atmosphère de la nuit. Et cette rosée rafraîchissante qui repose est de la nature rajeunie, une parure qui réjouit, une fertilité qui la désaltère. Les plantes et les autres végétaux ont respiré, transpiré tout comme l'homme et les êtres sans raison : ils reprennent la vigueur d'une vie qui se sent renouvelée et leur concert harmonieux qui s'inaugure avec le piailler matinal des petits oiseaux et le cri strident du criquet ou de la cigale, concert inconscient qui se prolonge jusqu'au crépuscule nocturne.

* *

Gaze flottante, perles éblouissantes, la fécondante rosée s'évapore par degrés ou s'absorbe dans le tissu végétal de la robe de la nature. La brise et le zéphir, seconant de leur haleine l'ardeur des rayons solaires, dissipent la liqueur cristalline ou la répandent sur le sol desséché et altéré ; le phénomène artistique, devenu banal par sa fréquence même, s'évanouit à l'œil indifférent du vulgaire ; mais le poète et le penseur chrétiens en bénissent la Providence divine !

Les Gouttelettes de rosée.

Deux larmes scintillaient aux yeux du bel enfant :
 Deux gouttelettes de rosée !
 Perles dans une fleur que l'aurore en passant
 De sa lèvre humide a baisée.
 Son petit cœur glacé se gonflait haletant,
 Et mon âme en était brisée !...
 Deux larmes scintillaient aux yeux du bel enfant :
 Deux gouttelettes de rosée ! (1)

* * *

Pleurs et rosée.

Je rêve, et la pâle rosée
 Dans les plaines perle sans bruit,
 Sur le duvet des fleurs posée
 Par la main fraîche de la nuit.

D'où viennent ces tremblantes gouttes ?
 Il ne pleut pas, le temps est clair.
 C'est qu'avant de se former, toutes
 Elles étaient déjà dans l'air.

D'où viennent mes pleurs ? Toute flamme,
 Ce soir, est douce au fond des cieux ;
 C'est que je les avais dans l'âme
 Avant de les sentir aux yeux.

On a dans l'âme une tendresse
 Où tremblent toutes les douleurs,
 Et c'est parfois une caresse
 Qui trouble, et fait germer des pleurs. (2)

SULLY PRUDHOMME.

(1) Les autres couplets de cette mélodie se trouvent — musique superbe — chez M. Hudon. (Voir aux *Annonces* de la REVUE.)

(2) Il est dans le cœur une source d'émotion dont les joies, comme les douleurs, font monter les larmes aux yeux. Quand le poète contemple et peint la nature, il mêle des idées morales à ses sensations. Il voit des symboles dans les choses.

DÉVELOPPEMENT PAR ANALYSE.

I.—L' Fleuriste.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg ; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes, et devant la *Solitaire* : il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie. Il la quitte pour l'*Orientale* ; de là, il va à la *Veuve* ; il passe au *Drap d'or* ; de celle-ci à l'*Agathe*, d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner. Aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire ; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point : il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu.

Cet homme raisonnable qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes !

* *

II.—L'Amateur de prunes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange : il est curieux de fruits ; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre. Parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année,

I. Le Fleuriste.—En regardant de près, on découvre aisément le procédé de La Bruyère dans ce *portrait*.

1. *Lieu et temps* : la première phrase.

2. *Objet de la passion du fleuriste* : les diverses variétés de tulipes : *Solitaire*, *Orientale*, etc. — Après l'objet, la peinture de son engouement et de sa passion : *effets de celle-ci sur son extérieur* : "il ouvre de grands yeux... il oublie le dîner" ; sur son âme : "il la contemple... admire..." etc.

3. Conclusion piquante et mordante de l'auteur : "Cet homme... des tulipes !"

II. L'Amateur de prunes.—Il y a trois parties distinctes dans ce second *portrait*.

que les pêcheurs ont donné avec abondance : c'est pour lui un idiome inconnu ; il s'attache aux seuls pruniers : il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine espèce ; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise ; il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre : — "Quelle chair ! dit-il ; goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs !" — Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin, en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit ; que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune !

LA BRUYÈRE.

N° VI.

XIII.—LA MAIN.

A.—Plan.

- I.—**Début** : Excellence, importance... coup d'œil général..
 II.—**Milieu** : 1. *Description* ou énumération des diverses parties... 2. Usage, c'est-à-dire *utilité* et avantages : dans les métiers... les arts... l'éloquence : le geste, la mimique... la musique..
 III.—**Fin** : Beauté de la main et des doigts consacrés pour bénir, absoudre, offrir l'Hostie... Son œuvre sera couronnée au ciel.

D'abord, l'auteur écarte de nos yeux, par *éliminations successives*, tout ce qui, dans la campagne, laisse son personnage insensible.

Ensuite, il nous peint l'homme, arrêté devant son arbre préféré et goûtant avec un visiteur une de ses prunes.

Enfin, il termine, en criblant de ses railleries, exagérées à dessein, le manège ridicule.

Remarques :—Inutile d'insister ici sur les détails : il y aura profit, et beaucoup, à les faire voir aux élèves. — Ce que l'auteur a voulu dire se résume en deux mots : Il est des maniaques qui préfèrent une *fleur*, un *fruit* à tout le reste, jusqu'à se rendre excentriques et ridicules.

B -- Développement.

(*Devoir d'élève*).

Les mains sont les *organes des organes*. Avec la raison, elles sont le privilège de l'homme, et lui contèrent l'empire sur tous les animaux. La main est caractérisée spécialement par l'indépendance du pouce, qui est opposable aux autres doigts. Ce caractère ne se trouve que chez le singe, qui est dépourvu de pieds proprement dits, propres à la marche verticale : les diverses variétés de singe sont *quadrumanes*, à la différence de l'homme, qui est *bimane* et *bipède*.

La main humaine, dans son aspect général, paraît enveloppée de grâce et de charmes, merveilleuse de vigueur et de dextérité, de sensibilité et de souplesse : c'est un chef-d'œuvre dont la valeur est incomparable, et rien ne saurait suppléer son absence.

* *

Ce chef-d'œuvre est formé d'un grand nombre de petits os, aussi résistants que délicats. Liés et soudés entre eux, ils dessinent à la base le *poignet*, au centre la *paume*, aux extrémités les *doigts*, siège principal du toucher. Les spécialistes ont compté jusqu'à *vingt-sept* muscles qui ornent et meuvent la main. N'est-ce pas ce qui en explique la souplesse, l'agilité, la combinaison diverse des signes et de la pose des doigts ?

Forte et résistante, la main est l'instrument des *métiers* et des arts mécaniques. Laboureurs, ouvriers, artisans, serviteurs et manœuvres, toute une catégorie immense de l'humanité doit tout à la main. C'est une banalité de tenter un essai sur le travail des mercenaires épars sur la surface du globe.

Il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,

Et, grâce aux dons de la nature,

La *main* est le plus sûr et le plus prompt secours.

LA FONTAINE (*Fables* X. 15.)

Elle est belle et bonne, cette main noircie et calleuse de l'homme des champs, dont le creux s'emplit de grains de blé qu'il jette en terre et plus tard d'épis de froment qu'il moissonne avec joie !... Elle est belle et bonne, cette main de la ménagère "mise à la pâte," rougie dans l'eau du lavoir, brûlée aux tisons du foyer, ou tirant et poussant l'aiguille laborieuse et infatigable !... Elle est belle et bonne, cette main robuste et potelée du pauvre ma-

nœuvre qui *brasse* le mortier et le ciment, les briques et les pierres ; du modeste ouvrier taillant le marbre ou le granit, minant le rocher, chargeant les tombereaux, tendant le fil électrique, émondant les arbres, conduisant l'attelage !... Belle et bonne aussi, la main de l'artisan qui tisse le coton, la laine, la soie, qui tanne les peaux et vernit le cuir, qui travaille le verre, le fer, la fonte, l'acier, qui, en un mot, s'emploie sans relâche, et l'on dirait sans fatigue, aux productions métallurgiques, industrielles, artistiques.

Fine et légère, délicate et habile, la main de l'*artiste* exécute les œuvres et les chefs-d'œuvre de l'esprit et du cœur. Tantôt elle tient le pinceau et la palette, et inspirée par le génie, elle peint les figures immortelles de *Vierges* de Raphaël, la *Cène* de Léonard de Vinci, l'*Assomption* de Murillo, l'*Angelus* de Millet ; tantôt, elle saisit le ciseau et le marteau, et, guidée par l'idéal, elle tire du marbre le *Moïse* de Michel-Ange, le *Vénus de Milo*, l'*Appollon du Belvédère* ; tantôt, hardie et audacieuse, elle jette dans les airs le dôme de *Saint-Pierre* de Rome, la Basilique de Montmartre, et cent flèches gothiques qui hérissent le sol de la vieille Europe. Cette main humaine est l'organe merveilleux de la pensée : elle gravait jadis sur la cire, sur le papyrus, la Révélation des desseins de Dieu, le Testament ancien et le nouveau, les œuvres des génies de l'antiquité, des modernes, des contemporains : sciences, lettres, philosophie, religion sont redevables à la main de la conservation et de la transmission des chefs-d'œuvre de la Grèce, de Rome, de l'Inde, de toutes les nations civilisées du globe.

Mais l'éloquence surtout fait appel à la main pour traduire ses conceptions, ses sentiments, ses mouvements passionnés. Le bras, il est vrai, est la base même du geste oratoire. Mais quel rôle important est dévolu à la main, à la paume et aux doigts ! Tour à tour, ceux-ci se joignent, s'allongent, se referment, se séparent de nouveau ; à l'index tous les solo dans les chants si variés que la main exécute : il indique, il accuse, il apostrophe, il condamne. Cet art est infini, sans limites comme l'âme humaine dont il est l'interprète visible. Si une main seule parle un langage, que sera-ce de l'intervention des deux mains ? Si la main produit le geste qui explique la parole, que ne peut-elle produire même sans le langage articulé, grâce à la mimique : on connaît les ingénieux expédients des sourds-muets.

Et l'art musical, que j'allais oublier ? Quelles splendides res-

sources lui prêtent les mains : l'homme tire des instruments les sons de la nature, le chant des oiseaux, les accents de la voix enfantine, les accords de la voix formée à tous les diapasons. Tout l'effet des orchestres et des opéras est attribuable à la flexibilité de ses doigts et de sa main.

* *

Main et doigts de l'homme, vous êtes plus beaux encore quand vous bénissez l'innocence, quand vous pardonnez le crime et le meurtre, quand vous tenez entre le ciel et la terre l'Hostie pacifique qui les reconcilie en un concert de concorde et d'espérance sublime ! Ici-bas, vous êtes, par la consécration du pontife, le prolongement même de la main et du doigt de Dieu.

A la vue des merveilles de la nature, on se sent naturellement porté à admirer la main puissante qui les tira du néant (Chateaubriand) : l'une de ces merveilles est la main qui écrit ces lignes !... Au ciel ce que Dieu couronne, c'est l'œuvre de nos mains.

J. L.

* *

Les Deux Mains.

Un jour, dans sa mauvaise humeur,
 La Main Droite en ces mots grondait sa pauvre sœur :
 " Il n'est rien que pour vous, tous les jours, je ne fasse,
 Mais de travailler seule enfin je me lasse ;
 Vous ne savez rien toucher, rien tenir ;
 Tant pis ! et si pour vous, ma sœur, tout est de verre (1),
 Je n'en peux mais ! d'un repos salutaire
 A mon tour je prétends jouir,
 Et désormais, je ne veux plus rien faire."
 D'un reproche aussi dur, avec quelque raison,
 La pauvre Main Gauche s'offense ;
 Mais sur son éducation
 Elle rejette en vain son ignorance :
 L'excuse alors n'était pas de saison ;
 Et sans différer davantage,
 Il fallut se mettre à l'ouvrage.
 Elle essaya d'abord des travaux du ménage ;
 Devenus plus laborieux,

(1) Parce que la maladroite casse tout.

Ses doigts devinrent plus agiles ;
 Elle fit mal un jour, un autre jour fit mieux ;
 Puis, défiant les plus habiles,
 A la honte des paresseux,
 Les travaux les plus difficiles
 Pour elle, enfin, ne furent que des jeux.

Vous qui de ne rien faire avez pris l'habitude,
 Retenez cette fable, et rappelez-vous bien
 Qu'en fait de savoir il n'est rien
 Dont ne viennent à bout le travail et l'étude.

NAUDET.



N° VII.

LA DERNIÈRE MOUCHE.

Hier, la bise soufflait aiguë, perçante, pénétrante. Tout faisait silence autour de moi, dans ma chambre de travail, quand le léger bruissement d'une mouche vint rompre la monotonie du calme profond. Attéridie par la fermeture prolongée des fenêtres et de la porte, l'atmosphère ranimait sans doute les pattes engourdies de mon hôtesse ailée : que cherchait-elle, à l'heure tardive du crépuscule ?

*
* *

Un instant j'arrêtais la course folle de ma plume, pour examiner les plans d'attaque ou les desseins d'amitié de ma petite compagne. Attaque inoffensive sans doute, mais combien ennuyeuse et agaçante parfois ! Amitié gaie sans doute, mais si souvent dis-trayante et inopportune ! Puis-je perdre le souvenir de l'été, dès les premières heures de l'automne ? Que de fois, durant les journées étouffantes

Dame mouche s'en vint chanter à mes oreilles

Et fit cent sottises pareilles ! (LA FONTAINE, 9, 9.)

Que de gambades et de ruses, de circuits indécis et d'assauts persistants ! Que de mutineries et de cajoleries impertinentes ! La patience s'usait parfois jusqu'à la corde, et le mécontentement éclatait même jusqu'à la colère qui me mettait le mouchoir en

ma'n, comme une arme redoutable. En frappant par devant, l'ennemi me courait sur le dos, sur la tête, m'atteignait aux oreilles ou même en pleine face, jusque sur le nez. Aux accès d'impatience et aux projets de vengeance sanguinaire succédaient des moments de résignation, de pardon, de regret : finalement il fallut en venir à des clauses pacifiques. On signa un traité en bonne forme, qui laissait pleins droits aux innocentes créatures.

Dès lors, la liberté dégénéra en licence : l'invasion inonda mon domaine. Livres, cahiers, encrier, statuette, réveille-matin, tout fut visité, envahi, possédé : ma personne elle-même ne m'appartint plus. On me caressa, en retour et en guise de récompense ou de dommages-intérêts ; on me chatouilla la tête, le cou, le visage, la main ; et l'on porta l'amabilité jusqu'à courir le long de mon porte-plume, jusque sur le bec de ma plume et juste sur la ligne bleue qu'il noircit en composant le traité d'alliance et de paix. Naturellement, je réclamais, et je fis observer que ces derniers restes de ma liberté demeuraient intacts : je croyais avoir suffisamment concédé : et, me croiriez-vous, lecteur, de fait on respecta désormais ces lambeaux de ma possession investie et asservie.

Ce dépouillement à peu près total m'a cependant enrichi : on me croira, si l'on veut. J'ai gagné d'abord un petit trésor — oh ! pas grand'chose — de *patience* qui me manquait ; puis, j'ai gagné du *temps*, marchandise qui ne s'achète guère, par la raison bien simple que l'industrie n'en est pas encore fondée, faute de capitaux suffisants ; j'ai gagné aussi une livre de *mortification* — comme dirait le doux saint François de Sales — en supportant les caprices de visiteuses importunes ; j'ai gagné enfin de bénir Dieu de leur caractère ni méchant ni vengeur : il est tant d'autres petites bêtes du bon Dieu, qui sans avoir des ailes infligent des baisers dont les traces durent plus longtemps que les caresses des mouches !

Vous me croyez loin de mon sujet, sans doute ; pardonnez, j'y reviens, et voilà mon humble hôtesse, grimpée sur mon encrier. Comme elle remue encore ses deux mains fragiles, ses pattes de devant ; puis, ses deux pieds ! Les ailes se pressent contre le corps, caressant sa tête si petite ! frêles tissus d'été impuissants à le protéger contre les premiers froids d'hiver. Là, à la fenêtre, derrière une pile ou un rang de livres, des cadavres jonchent la planche ; elles se sont épuisées sans succès à tenter une fuite à travers les carreaux trompeurs : pauvres petites ! un printemps et un été, voilà toute leur carrière !

Et ma petite hôtesse vit encore ! Tant mieux ! Qu'elle se cache bien ce soir, demain, tout l'hiver, dans un coin, au-dessus de l'air chaud des tuyaux qui me défendent du froid ! Elle sera douce, paisible, en repos; le long de la rude saison : elle m'oubliera, je l'oublierai, comme le monde perdra mon souvenir, quand je ne serai plus, et que les neiges, les frimas, les nuits étendront leurs blancs et noirs linceuls sur ma tombe.

* *

Puisse alors mon âme, ramassant ses petites épargnes de patience, de temps, de mortification, de compassion, de bonté, se trouver assez riche pour acheter un trône et une couronne, au séjour de l'éternel repos et de la béatitude sans mesure, sans mélange, sans terme ! Petite mouche et ses sœurs y auront-ils alors un souvenir, le souvenir de l'obole versé dans mon trésor ? !

* *

La chanson des Mouches. (1)

Seules : tout repose.

La cuisine est close :

Disons,

Par bandes errantes,

Mille susurrantes

Chansons !

Par un volet de la fenêtre

Glisse un clair rayon de soleil ;

Il nous picote, il nous pénètre :

Tout se tait, restons en éveil.

Été qui flamboie

Sois par notre joie

Fêté ;

Dans la clarté blonde

Menons notre ronde

D'été !

Zon ! zon ! La vieille ménagère

Cueille les prunes dans son clos :

(1) Le poète suppose que les mouches se parlent entre elles, dans la solitude, loin des maîtres du logis.

Zon ! zon ! Notre troupe légère
Bruit au logis en repos !

Dans un coin, la chatte
S'endort sur la patte
Du chien ;
L'un dort en silence,
Et l'autre ne pense
A rien !

Le nez de la chatte est tout rose,
Et celui du chien est tout noir :
Zon ! zon ! Que chacune s'y pose
Pour irriter leur nonchaloir !

Agitant l'oreille,
La chatte sommeille,
Rêvant :
Croyant qu'il nous happe,
Le vieux chien attrappe
Du vent !

Zon ! zon ! Vibrons, laissons-nous vivre,
Et, sous le plafond enfumé,
Autour des bassins de cuivre,
Voltigeons sur le rythme ailé !

La noire araignée
Demeure éloignée
D'ici :
Un balai fidèle
Prend constamment d'elle
Souci !

Pendant le bal, tout ce qu'on aime
Se trouve au bahut mal fermé :
Le beurre en mottes, et la crème,
Et le miel, régéal enbaumé !

Les plaisirs du monde
Sont pour notre ronde
Aisés :
Longues rêveries,

Danse et sucreries,
Baisers !

Quand par la fenêtre on nous chasse,
Nos essaims effarés et prompts
Tournent un instant dans l'espace,
Et par la porte nous rentrons.

Zon ! zon ! Tout repose.
La cuisine est close ;
Disons,
Par bandes errantes,
Mille susurantes
Chansons !

CH. GRANDMOUGIN.

N° VIII.

Développement par comparaison.

Le mauvais riche.

N.-B. — Bossuet prêchant devant la cour sur l'*impénitence finale* — dans un moment où une horrible famine désolait le royaume — se laisse entraîner à parler de ce qui préoccupait tous les esprits. Voici l'*idée principale* : Si les grands ne se laissent point attendrir par les pleurs des pauvres, c'est qu'ils sont pressés et sollicités par les passions qui veulent d'abord être satisfaites.

Bossuet *personnifie* ces *passions*, les transforme en pauvres du dedans qu'il oppose à ceux du dehors, les **com₂are** à une populace furieuse un jour d'émeute. — Voilà bien un développement par rapprochement.

D'où vient aux grands une dureté si étonnante envers les pauvres ?

Je ne m'en étonne pas, chrétiens. D'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même ; je veux dire nos passions et nos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte ; ceux-ci sont déjà au cœur ; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiègent ; ils ne demandent pas, mais ils arrachent.

O Dieu ! quelle violence ! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher, si on la refuse : ainsi dans l'âme de ce mauvais riche ; et ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience.

Donc, dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : *Apporte, apporte* : — *Dicentes* ; — *affer, affer* : apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante ; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat ; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégouté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par le travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère ? C'est pourquoi ils meurent de faim ; oui, Messieurs, ils meurent de faim dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels ; nul ne leur court en aide.

Hélas ! ils ne demandent que le superflu, les miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin ; non seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire ; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure. Et cependant ils subsisteraient si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand ou de ce que votre avarice ménage.

BOSSUET.



DISCOURS DE M. BRUNETIERE POUR LA DISTRIBUTION DES PRIX

A

L'ORPHELINAT DU VÉZINET.

(Œuvre des Alsaciens-Lorrains.)

Mes chères enfants, vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un "symbole," et c'est ce qui m'enhardit à vous dire que vous en êtes un, et l'un des plus éloquents qu'il puisse y avoir pour des Français. Ne l'avez-vous pas deviné, toutes petites encore, quand vous avez vu se poser sur vous des yeux, où la joie qu'inspirent toujours les grâces de la jeunesse s'obscurcissait de je ne sais quelle pitié grave et quelle tristesse méditative? Mais vous savez du moins, mes chères enfants, ce que c'est que le *souvenir*, vous savez ce que c'est que le *regret*, vous savez ce que c'est que l'*espérance*; et nous, ce qui nous émeut, quand nous vous regardons, filles d'Alsace et de Lorraine, c'est que vous êtes pour nous à la fois l'espérance, le regret et le souvenir.

*
*
*

Vous êtes le *souvenir*! Cela veut dire qu'à ceux même d'entre nous qui — comme moi — n'ont jamais foulé le sol de vos belles et glorieuses provinces, qui son nés bien loin d'elles, vous rappelez les époques les plus célébrées de notre commune histoire. Aux seuls noms d'Alsace et de Lorraine, nous trassail'ons et nous songeons de Jeanne d'Arc, de Turenne et de Kléber. C'est de là qu'elle est sortie, la vierge guerrière et pieuse, la vierge "Sainte," en qui s'est incarnée pour les étrangers, pour l'Anglais, l'Allemand, pour le Russe, pour l'Américain, l'idée même du patriotisme... C'est encore là, aux portes de l'Alsace, après une série de victoires qu'aurait compléter un dernier triomphe, que Turenne est tombé, face à l'ennemi, Turenne, le grand capitaine, l'homme de guerre qui mêla sans doute aux nécessités inséparables de son héroïque métier le plus d'humanité, et aux dures exigences de la discipline le plus d'amour du soldat. C'est là encore qu'est né Kléber, l'un des héros de l'épopée révolutionnaire, de ceux dont la bravoure étonna le monde, et, tandis que chez nous la Révolution se divisait contre elle-même, l'un de ceux qui ne travaillèrent au dehors, et jusqu'en Egypte, qu'à répandre, à propager, à mettre en pratique

son rêve de justice et d'égalité. Chères enfants, toutes ces gloires, les bonnes sœurs de Saint-Charles vous les ont rendues familières, et de cette familiarité vous avez appris ce que c'est que la patrie. Conservez en pieusement le culte ! "Heureux, a dit quelqu'un, les peuples qui n'ont pas d'histoire !" Ne l'en croyez jamais ! C'est le contraire qu'il faut dire. Les peuples "qui n'ont pas d'histoire" ne sont pas des nations. Mais vous, vous avez une histoire, et parce que vous en avez une, c'est pour cela qu'en vous, représentées par vous, et quoique l'on puisse faire pour vous séparer de nous, l'Alsace et la Lorraine continueront de vivre immortellement parmi nous. Vous êtes le souvenir !

* * *

Hélas ! pourquoi faut-il que vous soyez aussi le *regret* ! Vous ne le savez pas, vous ne pouvez pas le savoir ! mais nous qui le savons, nous devons vous le dire. Il y a de cela trente ans, mes enfants, nous habitons une autre France ! une France qui ne souffrait pas—comme on disait alors—"qu'il se tirât sans sa permission un seul coup de canon dans le monde," une France qui n'avait besoin de l'autorisation de personne pour élever la voix dans les conseils où se débattent les intérêts du monde, une France qui, dans le grand combat que se livrent éternellement la justice et la force, n'hésitait jamais à porter sa force toute entière du côté de la justice. Que s'est-il donc passé depuis lors ? Ce qui se passe, mes enfants,—et puissiez-vous n'en faire jamais l'épreuve,—quand on enlève un de ses enfants à une mère de famille. Quelque satisfaction, quelque orgueil maternel qu'elle tire de ceux qui lui restent, quelque joie que leurs succès lui procurent, de quelque attention diligente qu'ils l'entourent eux-mêmes, le plus aimé, c'est toujours celui qu'on lui a pris. Elle ne veut pas qu'on la console de l'avoir perdu. Elle continue de vivre, de faire son devoir, tout son devoir, plus que son devoir, et, quand il le faut, on la voit qui s'impose de sourire parmi ses larmes. Mais la nature est la plus forte, et, dans ce cœur de mère, il y a quelque chose de brisé. Le malheur qui l'a frappée, dont elle-même, en sa stupeur, n'avait d'abord mesuré ni l'étendue, ni la profondeur, l'a touchée dans le principe de sa force. Elle essaie vainement de se reconquérir, mais chaque effort qu'elle fait, en augmentant en elle le sentiment de son impuissance, y renouvelle du même coup l'amertume de ses regrets. C'est ainsi, mes enfants, qu'en vous perdant jadis, longtemps, bien longtemps avant que vous

eussiez même vu le jour, la France n'a pas perdu seulement une partie d'elle-même, mais quelque chose de plus intérieur ou de plus essentiel. Au lendemain de cette année terrible dont vous avez entendu plus d'une fois parler, la France, notre mère commune, ne s'est pas trouvée diminuée ou mutilée seulement, elle s'est trouvée une autre France ! On la plaignait, on la respectait, on pouvait même l'envier ; on ne l'écoutait plus ! votre voix lui manquait pour se faire entendre. Elle lui manque toujours. Si peut-être elle ne s'en était pas d'abord aperçue, voilà trente ans maintenant qu'elle s'en aperçoit tous les jours davantage, et jamais avec plus d'évidence ni de tristesse que quand nous voyons, comme ici, quelques-unes de vous rassemblées. Vous êtes l'inconsolable regret !

* * *

Mais vous êtes aussi l'*espérance* ! et vous la serez aussi longtemps que votre vie éveillera parmi nous ces regrets et ces souvenirs : " Aidons-nous, le ciel nous aidera " ; l'histoire a ses vicissitudes ; la fortune a ses retours ; la Providence a son secret ! Notre patrie française a connu des heures plus sombres. Vous, mes enfants, rien qu'en mêlant la tristesse de votre présence à nos joies souvent trop faciles, vous nous avez déjà rendu ce grand service de nous empêcher d'oublier. Sans vous, et sans tout ce que vous nous rappelez nous serions peut-être une France moins unie. C'est bien peu de chose qu'un nœud de ruban ou de velours, et c'est bien peu de chose aussi qu'un mètre cinquante centimètres de calicot ou de soie bleue, blanche et rouge. Et cependant, où nous voyons flotter le drapeau tricolore, nous reconnaissons toute la France ! Et pareillement ce qu'évoque ce nœud de ruban, c'est l'image même de la patrie, de la " petite," comme on l'appelle parfois, et de la " grande " qu'il rattache, pour ainsi dire, et qu'il unit indissolublement l'une à l'autre. Dans le plus humble village de nos provinces les plus reculées, au fond de la Bretagne ou dans les sapinières des Landes, vous ne trouverez pas une de vos sœurs qui n'en sache la signification. Vous ne nous avez pas empêchés seulement d'oublier. Vous nous avez empêchés de nous décourager. Quand nous en avons été tentés, le muet reproche de votre costume national a suffi pour nous rendre honteux de notre découragement. Ce sont surtout les nations dont il est vrai de dire " qu'elles ne meurent que de ne vouloir plus vivre " ! Ma's vous vivez et vous voulez vivre ! Votre présence parmi nous suffit

à nous en avertir. / Nous nous rendons compte, en vous voyant, que la fidélité de la France pour l'Alsace-Lorraine est quelque chose de plus qu'un retour ou un paiement de la fidélité de l'Alsace-Lorraine pour la France, c'est une question de dignité, d'honneur, d'existence même. / Une France qui vous abandonnerait s'abandonnerait elle-même, ne serait plus la France. Et puisque, pour l'empêcher de vous abandonner, vous n'avez vous-mêmes qu'à rester de fidèles Alsaciennes et de bonnes Lorraines, ce qui ne vous sera sans doute pas difficile, c'est en cela, mes chères enfants, que vous êtes l'espérance.

* *

On m'a dit quelquefois, depuis tant d'années que je parle : "Prenez garde ! Vous parlez de trop haut ! Vos paroles passent par dessus la tête de votre auditoire !" Et j'ai répondu : " Vous vous trompez : on ne parle jamais de trop haut. Qu'est-ce que c'est que parler de trop haut ? " La pire insolence que puisse commettre un homme qui parle, c'est de vouloir *proportionner* son discours à la capacité de son auditoire. Le pauvre homme, ou plutôt le sot, le grand nigaud ! Il se croit donc bien supérieur à ceux qui lui font l'honneur de l'écouter ! Il y a dans un discours des mots, il y a des sentiments, et il y a des idées : si les idées sont justes, les sentiments honnêtes et les mots précis, il n'y a pas d'auditoire français qui ne puisse entendre les mots, vibrer aux sentiments, s'approprier les idées. Qu'est-ce donc quand cet auditoire est, comme vous, petites filles d'Alsace et de Lorraine, trois fois français : par la naissance, par adoption et par l'affection singulière que nous vous portons ? (1)

(Discours académ. 1 juillet 1900.)

N° X.

I.—LE PARISIEN.

Les provinciaux sont *trente-cinq* millions. En face d'eux, *trois* millions de Parisiens les contre-balancent aisément. Et le monde juge la France, qu'il ne connaît pas, d'après le Parisien qu'il croit connaître.

(1) Il serait facile de montrer comment ce discours doit ses développements au procédé qu'on a nommé plus haut *rapprochement*.

Un être ardent, actif, imaginatif, toujours en mouvement, gai, aimable, confiant, fin, endurant, mais gobe-mouches, imprudent, versatile ; créateur d'idées, ingénieux, inventeur, mais gaspilleur, déballeur, prodigue ; un être qui parcourt, d'un bout de l'année à l'autre, en courant, en un va-et-vient de pendule, les quelques acres de terre où il vit, et qui les croit, de bonne foi, placés au centre du monde ; aussi prompt à se montrer, à se découvrir, que les autres sont renfermés et repliés sur eux-mêmes ; un être en dehors, vaniteux, spectaculeux, intempérant, souvent hardi, souvent poltron, doux à l'ordinaire, mais parfois atrocement féroce ; un être qui ne paraît maître ni de son cœur, ni de son imagination, ni de ses nerfs, mais qui pourtant tire tout de son cœur, de son imagination et de ses nerfs ; un être que tout le monde considère comme le type du Français, comme le Français par excellence, et qui ne ressemble guère aux *trente-cinq* millions de Français dont il est le frère et le fils : c'est le Parisien.

Il y a donc deux Français : le Français de province et le Parisien...

II.—Paris.

Avec ses qualités et ses défauts, naturels ou acquis, Paris gouverne la France. Mais il n'en reste pas moins qu'en dehors de Paris, et en face de Paris, il y a la France. Si Paris était toute la France, elle flamberait bientôt comme un punch. Si la France n'avait pas Paris, elle serait incolore et tenue, comme un tas de cendres sans étincelle. Paris est pour la France, ce que sont les génies dans les familles, d'illustres embarras. On s'en glorifie et on s'en plaint ; très fier de les avoir, on est très ennuyé de la place qu'ils prennent.

Tout l'art du gouvernement, en France, est de faire vivre ce difficile ménage de Paris et de la province. Le pouvoir se sert de la centralisation : c'est un clavier si commode sous la main ! Une touche, et l'instrument sonore résonne tout entier. Mais, cette centralisation, c'est Paris qui l'a faite, et il entend l'accaparer à son profit. Il n'aime pas qu'on lui dispute la domination qu'il a coutume d'exercer...

Que sont les départements, en province ? des formules géographiques, rien autre chose. La France s'est brisée en mille miettes par la volonté qu'ont eue les provinces de n'obéir à aucune d'entre elles, mais à un seul pouvoir central, incarnation d'elles toutes.

Donc, c'est clair : Paris est indispensable. Mais Paris est redoutable. Plus la démocratie s'installe, plus Paris est nécessaire et plus il est dangereux. Les gouvernements modernes, si peu sûrs du lendemain, n'osent plus même regarder le problème de Paris en face : ils se dérobent et vivent au milieu — et à côté — de la grande Ville, toujours inquiets de son rugissement. Paris, bon enfant, laisse faire, élit son Conseil municipal, radical ou nationaliste, qui prétend toujours à une sorte d'autonomie, qui refuse d'entrer en relation avec le pouvoir, fait le fier devant les préfets et, tout de même, dîne à la table des ministres, reçoit en groupe le Président, acclame les autocrates en voyage, protège les lettres, les arts et accepte les institutions établies. En somme, Paris qui connaît sa force et ses devoirs, se rit lui-même de ses propres exagérations et laisse faire, tant qu'on ne touche pas à son travail, à ses préjugés, à ses formules.

La grande difficulté de la vie française, c'est-à-dire d'un pays qui veut être centralisé pour être uni, reste le mariage de Paris et de la province, d'une capitale active, puissante, fastueuse et téméraire avec un pays tout de mesure, de prudence et d'épargne. Quand l'étranger nous juge d'après ce qu'il voit, c'est-à-dire d'après ce que lui montre Paris, il nous juge mal, il nous ignore.

Tant pis, et tant mieux. — Paris vaut plus que la France. Mais la France vaut mieux que Paris. Et c'est ce qui fait que, dans les heures critiques, on trouve toujours, dans cet admirable pays si connu et si méconnu, des ressources et des ressorts imprévus qui surprennent et déroutent les observateurs les plus subtils et les adversaires les plus avisés. C'est que Paris appelle, alors, la France à son aide. Et elle ne boude pas. On ne sait plus, des deux, qui dirige et qui obéit. Le ménage, devant l'ennemi, se montre unit et solide, tel qu'il est au fond, tel qu'il doit être pour la défense commune du foyer.

GABRIEL HANOTAUX.

(*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1901.)

J. L. HUDON

144 RUE RIDEAU,

OTTAWA.



Pianos et Orgues de choix

J'en ai pour tous les goûts,
Paiements très faciles.

Petits instruments de musique et accessoires de tous genres.

Le seul magasin de la ville qui ait un assortiment général de musique française : Romances, Chansonnettes, Chansons comiques, etc.

Un joli choix de jolies choses. Chansonnettes à l'usage des Pensionnats, Collèges, etc., avec accompagnement de piano, ornées de jolies gravures : (envoyés franco sur réception de 35c en estampille ou autrement).

Toujours en magasin :

Les œuvres complètes de A. SCHMOLL, en 12 grades, pour piano.—(Détails au prochain numéro.)

La collection entière des œuvres si hautement prisesées de l'abbé W. MOREAU.—(Détails au prochaine numéro.)

Aussi tous les ouvrages de Battmann.

Chansonniers : l'Ecrin Musical, l'Ecrin du Chanteur, le Plaisir au Salon, l'Ami du Chanteur, Chansons Populaires Canadiennes, harmonisé par Ach. Fortier ; Chansons comiques, La Lyre Musicale, La Muse Canadienne, etc. etc. etc.

Toute la musique et les romances de Cécile Chaminade
Ordres par la malle promptement exécutés.

☛ Nous recommandons le commissionnaire suivant pour l'achat des livres à

- PARIS -

LOUIS LAISNEY, Libraire,

7, Place de la Sorbonne, 7

PARIS.

Livres neufs et d'occasion : LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, CLASSIQUES
en tous genres ; prix très réduits.

La maison se charge de remplir les commandes qui lui sont confiées aux con-
ditions les plus avantageuses.

Catalogue périodique envoyé franco sur demande.

S. J. MAJOR

.. Négociant en gros ..

Nos 18, 20 et 22 rue York - OTTAWA.

Spécialité : Vins de messe et Liqueurs françaises.

Eug. C. Larose,

= Architecte =

Coin des rues Rideau et Sussex, - OTTAWA.

Plans d'Eglises, Couvents, Collèges, etc., etc., une spécialité.

Visite respectueusement sollicitée.

.. **EDOUARD GAULIN** ..

HORLOGER ET BIJOUTIER,

7 RUE MOSGROVE.

Spécialité : Réparages de Montres et de Bijoux.

Prix spéciaux pour les membres du Clergé
et les Communautés Religieuses.

☛ Une visite est sollicitée.

L. N. POULIN,

156 et 158 rue Sparks
24, 26, 28 et 30 rue O'Connor

Marchandises Seches et Articles de Fantaisies

~~~~~  
Nous désirons attirer l'attention des Etudiants de l'Université sur  
notre magnifique assortiment d'Habillments du Printemps,  
Casquettes en Tweed, Chemises blanches et de  
couleur (grandeur depuis 12), Collets,  
Cravates, Sweaters, et Sous-

Vêtements pour Garçons et Enfants, aux prix les plus bas.

**L. N. POULIN,**

Coins des Rues Sparks et O'Connor.

---

.. **E. LIMOGES** ..

Peintre de Maisons et  
d'Enseignes, Tapissier  
et Décorateur

Polissage au Vernis, Imitations de tous genres.

Ouvriers compétents à mon service.

Je donne des avis gratuits en ce qui concerne les contrats.

**E. LIMOGES,** - 159 Rue King, Ottawa.

---

*La Cie d'imprimerie  
d'Ottawa... Rue Mosgrove.*

Impressions de toutes sortes.

# Vins de Bordeaux

Nous nous recommandons de la Direction de la Revue Littéraire et de notre qualité de fournisseurs d'un grand nombre de Congrégations Religieuses dans le monde entier, pour offrir nos vrais vins naturels de Bordeaux aux catholiques du Canada qui désireraient consommer nos excellents produits.

La suppression de Représentant et d'Intermédiaire nous permet de donner nos vins à des prix d'un bon marché exceptionnel, comme il est facile de s'en rendre compte par les cours ci-dessous:

## Vins Rouges.

|                                           | 1893 | 1895 | 1898 | 1899 | 1900 |
|-------------------------------------------|------|------|------|------|------|
| Côtes Supérieures.....francs....          | 150  | 140  | 130  | 120  |      |
| Fronsac (extra)..... " ....               | 190  | 170  | 145  | 135  |      |
| Saint Emilion..... " 230                  | 210  | 190  | 180  | 160  |      |
| Medoc St-Laurent ..... " 240              | "    | 210  | 190  | 170  |      |
| Chateau Larose Perganson<br>(Médoc) " 320 | 290  | .... | "    |      |      |

## Vins Blancs.

|                                 | 1893 | 1895 | 1898 | 1899 | 1900 |
|---------------------------------|------|------|------|------|------|
| Graves Podensac.....francs....  | 140  | 130  | 125  | 115  |      |
| Graves de Sauternes.... " 180   | .... | 165  | 130  | 120  |      |
| Haut Barsac ..... " 220         | 210  | 190  | 165  | 140  |      |
| Haut Sauternes..... " 270       | 230  | 215  | 190  | 170  |      |
| Boutoc (Haut-Sauternes).. " 315 | 290  | 265  | 240  | 190  |      |

Nous garantissons tous ces vins blancs comme étant absolument sûrs, et, en conscience, nous affirmons qu'ils peuvent être employés au St-Sacrifice de la Messe.

*La Barrique de 225 litres, fût compris, prise à quai à Bordeaux.*

Notre passé met nos acheteurs à l'abri de toute déception, de toute tromperie, et en retour de la confiance que nous sollicitons de leur bienveillance, nous les assurons que nos rapports d'affaires seront toujours empreints de respectueuse courtoisie et de la plus stricte loyauté.

## Henri Bijon, Fils & Gendre

Propriétaires de vignobles, membres de l'Union Fraternelle.

43 rue de St-Genès à Bordeaux.

N.B.—Nous adresserons notre prix courant complet aux personnes qui nous feront l'honneur de le demander.